

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JANVIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — La superstition chez les anciens, par A. Alain. — Ma plume, par violette. — Nos gravures. — Poésie : A mon amie, par Marguerite des Champs. — Les lépreux, par de Thermes. — Nouvelle : Aventure de nuit, par A. de Trémaudan. — Nos fleurs canadiennes (avec gravure). — Amusements. — Légende acadienne : Le manteau merveilleux, par Firmin Picard. — Le dîner sans pain. — Poésie : Charité, par Victor Hugo. — Renseignements divers. — Un touchant épisode d'une mère chrétienne. — Monument National. — Carnet de la cuisinière. — Notes historiques. — Jeux et amusements. — Devinette. — Choses et autres. — Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES : Le feld-maréchal lord Roberts ; Le général lord Kitchener. — Prétoria : Le président Kruger et les personnages officiels conduisant à la gare le 1er commando boer. — Japon : Les Sœurs Franciscaines soignant les lépreux. — Mozart chez Madame de Pompadour. — La reine Victoria visitant les veuves et les orphelins de soldats tués au Transvaal. — On peut se tromper de ça.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FLORENCE

LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, dans son numéro du 3 février, l'excellent roman canadien de M. Rodolphe Girard.

L'action de ce beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Tout le monde voudra lire ce beau roman, et le faire lire autour de soi.

Souvent l'obligé oublie le bienfait, parce que le bienfaiteur s'en souvient. — MALESHERBES.

Ce qui manque surtout aux hommes de notre temps, c'est la fermeté de conduite que donne la confiance dans la vérité. Nous ne voyons devant nous ni les énergiques convictions qui animaient saint Paul et ses amis, ni les guides que nous aurions à suivre pour ramener au vrai la nation égarée. — LE PLAY.

A BATONS ROMPUS

Après l'encens des rois ayant parfumé l'étable de Bethléem au milieu des acclamations joyeuses de l'humanité entière, après les souhaits de rigueur et surtout les indigestions pantagruéliques des festins du Jour de l'An, après la Fête des Rois, où ceux qui n'ont pas les moyens de trouver une fève dans un gâteau doré s'illusionnent en allant manger cinq sous de *Pork and beans*, le calme est enfin revenu.

Ce n'est vraiment pas trop tôt, car on commençait à avoir une indigestion... de fêtes.

En effet, tombant toutes le lendemain ou la veille d'un dimanche, cela devenait... fastidieux.

Ceci prouve que l'homme s'accoutume mieux au travail qu'au plaisir, car chacun dans sa sphère a été heureux de reprendre le collier de la lutte pour l'existence.

Hélas ! Si encore, ceux qui ont bonne volonté, ceux qui ont faim, ceux qui désirent travailler trouvaient du travail... Mais non, le travail devient rare à cause de la machine qui remplace les bras humains et, malgré cela, le ventre et les oreilles entendent toujours ce cri : "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front."

Espérons que ce nouveau siècle et que les philanthropes en trouveront et en fourniront les nobles moyens à tous...

Cela vaut mieux que l'utopie folle de ceux qui voudraient qu'on partageât l'argent et le cochon de son voisin... Tout le monde crèverait de faim !...

Enfin, les fêtes sont finies et, pour ma part, j'en suis content, car si je ne puis m'associer au plaisir des autres, je jouis et suis heureux du plaisir et du bonheur des autres. J'en jouis surtout par le souvenir, cette seconde vie éphémère de l'homme, en attendant que l'espérance, cette troisième vie réelle, lui soit donnée. Vivons donc d'espérance pour là-haut, tout comme certains amoureux vivent d'amour... et d'eau fraîche ici-bas, ce qui ne fait certainement pas engraisser, mais ce qui rafraîchit quand même et toujours l'esprit, l'âme et le cœur.

A propos de souvenirs, permettez-moi de vous en raconter trois, tous d'actualité et de circonstance.

Le premier, — c'était il y a longtemps — j'avais mis mon bas dans le foyer d'un boudoir rose et parfumé. A cette époque là j'aimais, si toutefois on peut dire que l'amour existe sur cette terre. Mon inhumaine, qui m'avait juré fidélité, une blonde aux cheveux fauves comme la crinière d'une lionne, aux regards et à la croupe d'acier comme une cavale du désert, m'avait bien recommandé de fermer les yeux... sur le coup de minuit, heure à laquelle les bas et les souliers de Noël s'emplissent... Je fis selon le désir de ma Reine.

Quand j'ouvris mon bas, j'y trouvai un cœur en sucre, brisé en morceaux, et un mois après, ma blonde aux cheveux fauves comme la crinière d'une lionne, aux regards et à la croupe d'acier comme une cavale du désert, épousait le petit vicomte Turiafe de la Rufinerie.

Une autre fois, le Jour de l'An, je me décidai à faire quelques visites. Je dis, je me décidai, car je ne sache pas de corvée plus assommante pour le visiteur et les visités. Donc, je m'exécutai. Arrivé à une première visite, je fus reçu joyeusement par toute la maisonnée : enfants, chiens et chats.

— Mon cher, vous arrivez juste à point, me dit le maître du logis. J'allais ouvrir une bouteille de vin fait par ma femme, et vous qui êtes connaisseur, vous allez m'en dire des nouvelles.

Comme il était inutile de refuser, j'acceptai. — Hein ! Comment le trouvez-vous ?

— Délicieux, m'efforçai-je de répondre... par po-

— Ailleurs, ce fut la même répétition... Un verre de

Je commençais à être tout drôle. Espérant me rattraper ailleurs en y trouvant ce que certaines gens appellent un *cordial*, et moi un *cognac*, j'entrai dans une autre maison.

— Juste à temps ! s'écria-t-on. Un verre de vin et un morceau de gâteau *fabriqués* par... ma belle-mère.

J'acceptai bouche en cœur, car il commençait à me monter aux lèvres.

Bref, je sortis de là, je ne sais comment, mais ce que je sais, c'est que je fus malade comme un tempé- rant qui aurait bu trop d'eau, car j'avais bu du vin de raisins sauvages, du vin de groseilles et du vin de rhubarbe, ce dernier préparé par... une belle-mère...

Enfin, j'arrive au Jour des Rois. Naturellement, il s'agissait de manger de la *galette*, moi, qui n'en ai jamais. Réunion charmante, société exquise, vieillards anxieux de redevenir rois, ou jeunes gens désireux de pouvoir choisir une reine, enfants ravissants et turbulents. Quand chacun eut sa part du gâteau, chacun se regarda mystérieusement.

Tout à coup, je poussai un cri... Tout le monde me regarda... Par mégarde, la cuisinière, qui était myope, avait trouvé une pierre parmi les fèves, l'avait mise dans le gâteau, et je venais de me casser une dent dessus...

Après tant de tristes souvenirs du passé, parlons un peu du présent.

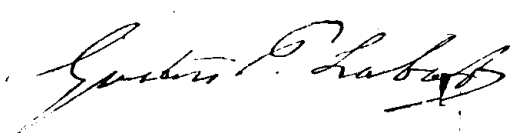
J'assistais l'autre soir, au départ du deuxième contingent pour cette dévorante terre d'Afrique. En voyant cette jeunesse dorée partant de gaieté de cœur, en voyant l'immense foule qui l'acclamait, en voyant les tribunes remplies de femmes et de *tribuns* qui applaudissaient, je me suis rappelé la grandeur disparue du temps des Césars romains et, me découvrant respectueusement, mon cœur s'est écrié : *Morituri te salutant* !

Pour ne pas en perdre l'habitude et pour bien commencer l'année.

— Enfin, disait dernièrement un commerçant à un employé de la poste, vous devez être content, maintenant ?

— Comment ça ?

— Parce que votre administration est éclairée par un... Beau... soleil !



LA SUPERSTITION CHEZ LES ANCIENS

Dans tous les temps, dans tous les pays et dans toutes les nations, il a existé une certaine croyance commune à l'arrivée de rencontres singulières, cris d'animaux, vols et chants d'oiseaux, et ces croyances qui ne sont autre chose que la superstition avaient anciennement un profond germe chez les Latins et les Grecs.

Pour eux ces curieuses coïncidences étaient autant de moyens que les dieux employaient pour se mettre en communication avec les hommes, pour les avertir, pour leur signifier leurs décrets, leurs pensées et leurs volontés. Il est tout naturel dès lors que la grandeur du présage était proportionnée à l'importance de l'avertissement ; et les comètes, ces astres singuliers qui gravitent autour du Soleil et qui, pour ainsi dire après l'avoir salué, retournent se replonger à des distances indéfinies dans les profondeurs de l'éther, devaient paraître des plus significatives et des plus redoutables.

D'ailleurs une comète n'était pas qu'un simple et local phénomène, vu de quelques-uns seulement mais se montrant bien à tous avec un éclat plus ou moins vif, de dimensions inaccoutumées, variant d'un jour à l'autre de forme, de position et de grandeur, ayant tous les caractères d'un présage qui intéressait le peuple entier.